

Lettres québécoises

Le début et la fin / Claude Paré, *Dimanche*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 148 p. / Paul Bélanger, *Retours*, Montréal, Le Noroît, 1991, 118 p. / Roméo Savoie, *L'eau brisée suivi de 17 poèmes sur l'errance*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 82 p.

Jocelyne Felx

Numéro 69, printemps 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/38739ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Felx, J. (1993). Le début et la fin / Claude Paré, *Dimanche*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 148 p. / Paul Bélanger, *Retours*, Montréal, Le Noroît, 1991, 118 p. / Roméo Savoie, *L'eau brisée suivi de 17 poèmes sur l'errance*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 82 p.. *Lettres québécoises*, (69), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

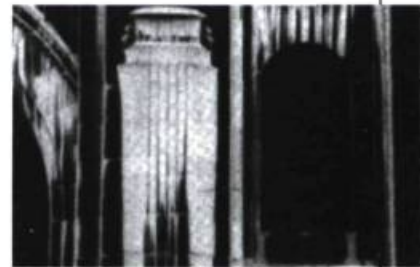
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Claude Paré, *Dimanche*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 148 p., 15 \$.

Paul Bélanger, *Retours*, Montréal, Le Noroît, 1991, 118 p., 12 \$.

Roméo Savoie, *L'eau brisée* suivi de *17 poèmes sur l'errance*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 82 p., 10 \$.



Le début et la fin

La mise en question poétique fera-t-elle des années 1990
une autre pépinière de grands et d'authentiques poètes ?

POÉSIE
Jocelyne Félix

LE DÉBUT ET LA FIN DE CE SIÈCLE se font-ils écho ? On n'en a jamais fini de découvrir la langue et de l'inventer. En elle et par elle, nous essayons de nous trouver et de nous dire. Nous cherchons à exprimer, inlassablement, notre rapport au monde et à nous-mêmes; et aussi l'appel qui est en elle de vérité et de beauté. Or, curieusement, la jeune poésie actuelle nous rappelle qu'elle n'est la langue du présent que parce qu'elle est la langue du passé : des relents du début du siècle la travaillent. Nous ne cessons point d'être posés sur la source !

Odysée de l'enfant

Claude Paré dans *Dimanche* aborde le climat de l'enfant et le traduit en arabesques immatérielles ouvrant ainsi une fissure dans notre monde matérialiste : «l'autre s'agite en dedans de moi et me réclame» (p. 140). Cette poésie élargie et humanisée se fonde sur la dialectique intérieure de la relation avec autrui. Dans ce recueil, la relation avec l'autre est la complication d'une relation originelle, puisque l'autre est l'enfant à naître. Ici, cependant, Paré dépasse en une totalité imagée les détails de la gestation. À ce titre, la métaphore de la navigation installe tout au long du recueil un effet de clair-obscur qui ouvre un monde d'aperçus sur cette chose insaisissable entre toutes, l'enfant et son monde d'eau :

*Tes membres remuent avec une certaine aisance
dans cette outre qu'est le monde navigué, mais
je dois le dire naviguer veut dire aussi verser
toute cette eau sur le sol.* (p. 86)

Depuis *Chemins de sel*, cette poésie est une poésie de l'essence verbale. Elle exploite, non sans une certaine force, la double structure primitive de la parole : le monologue et le dialogue. D'ailleurs dans *Dimanche*, les dialogues du père avec l'enfant, de la mère avec l'enfant, puis de ceux-ci avec la jouissance lumineuse (presque divine), donnent un contour particulier à la langue de Paré, une sorte de résidu sonore qui tente de repousser l'analyse logique et d'amener le texte à une certaine mélodie. L'imagination, notamment, qui puise aux sources les plus diverses (la Bible d'abord, mais aussi Homère et la cabale juive, entre autres) tente de subtiliser le chant à l'eau stérilisée de l'Esprit. Néanmoins, le dialogue entre *Anima* et *Animus* ne sera pas toujours sans faiblesses, si l'en faut, et cela tant pour la partie versifiée

que pour celle en prose. Paré ne réussit pas à transformer en courbe harmonieuse les sursauts d'une ligne incessamment brisée. Dans cette ébauche, nous cherchons vainement les signes d'un progrès ou même d'une orientation.

Il reste que les traits les plus originaux de ce recueil sont certes de miner la déchirure de soi vers l'autre et d'accorder la maternité, mais surtout la paternité, à l'écriture du présent. Car ce livre peut se lire comme une consécration de l'existence par l'enfant qui en est l'éther et la respiration : «Le gêne c'est elle / cette parole au cœur de ce qui vocalise / Cet état vocal.» (p. 14) Et plus loin, depuis Adam, nous poursuit «notre péché / qui est de ne pas jouir du chant» (p. 16). Jouir du chant, pour Paré, c'est entrer dans la division et la rupture du jeu des générations. Chant difficile qui supporte la part meurtrière du monde faisant de la cargaison divine de l'enfant un immondece. Ce chant, cependant, réinventera contre le désespoir individualiste la grande complicité humaine, où la relation avec l'autre n'est pas une idyllique et harmonieuse relation de communion ni une sympathie où nous nous reconnaissons semblables, mais une relation avec le Mystère.

1907-1992

Un texte singulièrement sûr de soi, tel m'apparaît le recueil *Retours* de Paul Bélanger. D'entrée de jeu, une certaine incursion dans le paysage structure un voyage tout intérieur. Cette poésie sobre (mais non simple, et c'est heureux) distille le charme discret d'une autoréflexion sur les relations à soi et à l'autre. Au fil des trois suites intitulées respectivement «Un voyage», «Naviguer» et «Minuit, l'Aube», route, port, col, mont, fleuve, capitale, bois, phares et feux, y sont autant de territoires ouverts à la conscience.

Dans ce deuxième recueil, Bélanger conserve sa prédilection pour les vers brefs, plus rapides, et qui tentent de faire de chaque instant une profondeur. De plus, stylistiquement, les mots de la nature deviennent excitateurs d'images. Ce faisant, la mobilité des images, le tremblement continu des apparences créent un climat d'incertitude constante qui a partie liée avec le paysage. Ainsi, dans la suite initiale, «Voyage», l'arbre et le port diront le non-lieu et l'errance, l'absence de chemins prescrits; par contre, l'orage, où grouillent des signes apeurs proclamera la nécessaire et difficile beauté du déracinement, du dépaysement :



*Je ne suis pas un arbre
je suis sans racine
nul arbre n'a germé de mes pas* (p. 24)

les retours ne nous rapprochent d'aucun port (p. 18)

*Mais lorsqu'il fut achevé
sous la noire lumière du soleil
la pierre ne luisait plus* (p. 29).

Comment ne pas déceler ici l'effort de l'artiste et du contemplatif de l'art qui, revêtant l'attente passive du saint, fait du poème l'entreprise d'une certaine projection spirituelle. À ce titre, le voyage à l'intérieur de soi-même se révèle essentiel et, chemin faisant, des mots tels «*élégie*» (p. 58), «*mélancolie*» (p. 63) et «*prière*» (p. 34), ajoutés à des expressions telles «*la tonnelle aux souvenirs*» (p. 12), les «*pinèdes chimériques*» (p. 21), le «*voyageur agonique*» (p. 34), et à des vers tels «*Nous glissons sur un fleuve d'air / jusqu'au point le plus irrespirable*» (p. 57), courtisent discrètement la névrose nelliganienne, espèce de retombée d'être où se découvre le vide intérieur. Enfin, il n'est jusqu'à un certain germe parnassien qui ne soit tramé par cette poésie qui enchâsse comme du lapis-lazuli les mots religieux ou recherchés : lazzi, rhizome, ossuaire, cavatine, éclisse, glaire, coupole, cloître, crucifiés, complies, croix, cathédrale, rétable, contrapuntique, frairie, etc.

En somme, une poésie sévère et dépouillée, mélodieuse cependant, donne sa mesure à une souffrance où il n'y a pas d'avancée possible,

mais qui se voit parfois conjurée. Depuis *Projets de Pablo* (1988), on ressent la maturité de cette écriture qui s'adonne aux impressions lucides dans la lumière des heures (aube, matin, crépuscule) quand la vie se revit et se parle à elle-même.

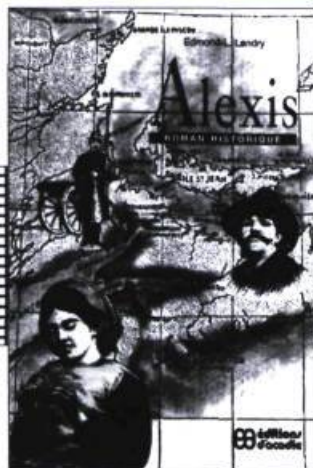
Et fort curieusement, en filigrane, *Retours* semble dire le mouvement en arrière qui contiendrait le triple ferment de l'inquiétude, de la nostalgie et du raffinement des Symbolistes qui forcent les choses à exprimer l'infini. Tout cela me rappelle un peu les poètes du début du siècle. Albert Lozeau, auteur de *L'âme solitaire* (1907), aurait pu signer quelques vers de Bélanger.

Dire la mémoire

Avec le poète acadien, Roméo Savoie, l'acte poétique est une méditation qui part à la recherche d'une harmonie intérieure. Nature et humanité ne font qu'un dans cette poésie de l'immanence. Les frustrations, les inquiétudes amoureuses, l'écoulement du temps créent un univers sombre et tourmenté qui fait se rejoindre la méditation autobiographique, la terre acadienne et la poésie. Savoie confronte sans cesse les exigences de la langue et les expériences d'une vie. Un style plus familier qu'énergique cherche à écarter le mensonge inhérent au langage social et à serrer au plus près la relation fondamentale d'un homme avec les autres, et d'un homme avec la nature et avec son histoire : «*nous oublions trop vite*» (p. 15), et «*nous sommes dociles, calmes et perdants*» (p. 24), ou encore «*nous savons si bien nous taire*» (p. 25), et enfin ce leitmotiv du très beau poème «*Kouchibouguac*» : «*Nous nous taisons indéfiniment*» (p. 38).

La poésie de Savoie est une poésie de racines. *L'eau brisée*, c'est, en somme, le bon air franc et réaliste de l'Acadie, et la révolte devant l'oubli ou les contentements faciles du monde moderne.

ROMAN



250 p.
19,95 \$

Alexis Edmond L. Landry

En 1750, les Acadiens, les Anglais et les Amérindiens se partagent un territoire dont les frontières sont mal définies. Nous suivrons les Acadiens dans leurs trahisons et leurs solidarités devant l'ingérence de troupes françaises venues de Québec et de troupes anglaises siégeant déjà en Acadie.

ROMAN

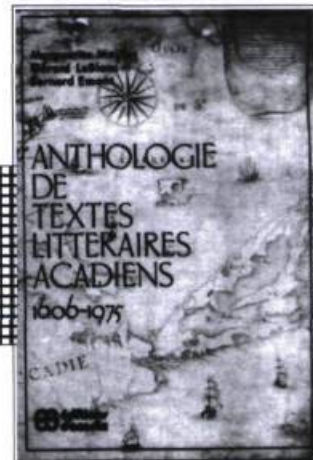


237 p.
21,95 \$

La Belle Embarquée Sylvain Rivière

La Belle Embarquée, c'est bien plus que le récit d'un retour, c'est également celui du peuplement de la Gaspésie, de l'esclavagisme jersiais, de la guerre des corsaires et de la longue quête de ce peuple de la mer vers la liberté.

LITTÉRATURE



646 p.
29,95 \$

Anthologie de textes littéraires acadiens 1606-1975 M. Maillet • G. Leblanc • B. Emont

Voici un éventail judicieux de textes allant de Marc Lescarbot à Antonine Maillet. C'est un outil indispensable non seulement du point de vue littéraire, mais aussi pour une compréhension de l'évolution du peuple acadien.

Dans toutes les
bonnes librairies

éditions
d'acadie

Les Éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, N.B.
E1C 8N8

Téléphone : (506) 857-8490
Télécopieur : (506) 857-3070